

MURMURES SOMBRES DE LA LUMIERE NAISSANTE
Spectacle, texte et mise en scène de Samaneh Latifi

Spectacle présenté le 11 octobre 2024 au Théâtre Antoine Vitez

Durée estimée 1h20

Tout public. À partir de 15 ans



Production et soutien
FAI-AR (formation avancée et itinérante des arts de la rue),
Le labo du désir,
la compagnie Ornic'art,
le Théâtre Antoine Vitez,
Petit théâtre de la Friche Belle de mai
La compagnie de théâtre de Cuisine,
Le studio Turbulence de l'université d'Aix Marseille
Compagnie Anima théâtre

Téléphone : 07.66.47.75.71

Mail : latifi.sama@yahoo.com

Mail du collectif : ori.mouvement@gmail.com

LETTRE AUX SPECTATEURS ABSENTS (A MON PERE, A MA MERE)

NOTE D'INTENTION

Voyage esthétique et biographique d'une exilée

Je suis née en Iran. Dans une famille simple. Mon père a travaillé comme ouvrier toute sa vie. Ma mère a travaillé à la maison et a élevé 7 enfants. Je suis la 5^{ème}. À Arak, comme partout en Iran, les arts ne sont pas bien vus et ils sont réservés aux gens qui ont de l'argent. À Arak, comme partout en Iran, les filles obéissent à la tradition. C'est le seul avenir qu'elles ont. Moi, Samaneh Latifi, j'ai dit un jour à mon père et à ma mère que je voulais faire du théâtre. C'était compliqué. Mais après beaucoup de discussions, ils ont senti que c'était ma vie. Et un jour, dans le quartier populaire où je vivais et où tout le monde respecte la tradition, mon père m'a emmené sur son vélo faire un atelier de théâtre.

Je suis née à Arak. En Iran, un pays où les religieux imposent la tradition. Mais mon père et ma mère ont compris qu'il fallait que je parte pour construire ma vie. Ils m'ont dit, comme on dit en Iran : « pars... ne reviens jamais. Et oublie-nous ».

J'ai commencé le théâtre à Arak, j'ai pu être comédienne quelques temps à Téhéran, mais si je voulais continuer, il fallait que je change de vie. Il fallait que je m'exile.

Alors je suis allée à Paris, en 2018, à l'université de la Sorbonne, puis, je suis arrivée à Marseille : à l'université.

J'ai commencé cette lettre par des choses de ma vie d'hier (c'est aussi ma vie d'aujourd'hui, ma mémoire), parce que ces épisodes ont un rapport avec *Murmures sombres de la lumière naissante*. Car l'exil est pour moi quelque chose qui ressemble toujours à un recommencement. Quand on est exilé, on recommence tout. Je connaissais le Persan, j'ai recommencé une autre langue : le français. Je connaissais une culture, j'ai recommencé à apprendre une autre culture. Je connaissais des amis, j'ai recommencé ici à découvrir d'autres amis.

L'exil, c'est un recommencement. C'est comme un cycle. Un cycle menstruel fait de mort et de naissance comme dans le vagin de la femme. C'est comme le jour et la nuit qui se répètent tout le temps. C'est comme la lumière et l'obscurité qui se suivent tout le temps. Et dans mon esprit, ce mouvement est quelque chose qui est commun à toutes les cultures, à tous les mondes, à toutes les civilisations. Et chaque recommencement est un espoir ou une

déception. C'est à chaque fois un monde meilleur, peut-être. Ou un monde pire. Le recommencement est incertain. C'est pour ça que le recommencement me semble quelque chose qui a un rapport avec une histoire universelle. Le recommencement, c'est l'universel pour moi.

Dans mon travail, je peux dire que c'est une notion importante et théorique. C'est la ligne dramaturgique. Ce qui donne son mouvement à *Murmures sombres de la lumière naissante*. Et cette ligne est soutenue par la ligne thématique : la lumière et les ténèbres.

Mon projet s'appuie sur ça. J'ai bâti un travail théâtral qui parlerait de ça et qui me permettrait de lier ma vie d'hier en Iran, et ma vie d'aujourd'hui en France. Parce qu'en moi, il y a ce recommencement qui tient à mes cultures et à mes langues. Parce que le théâtre peut être l'espace de tout et que la scène peut montrer les choses universelles. Elle peut raconter des histoires communes qui parlent à tout le monde.

Parce que je suis iranienne au commencement, et peut-être française (avec un accent comme tous les Français) dans le recommencement, j'ai choisi un mythe et une forme le Naqqâli.

Le mythe, il a une source : le Zoroastrisme. C'est une pratique spirituelle et littéraire. Le Naqqâli, c'est la pratique du conte : quelque chose de populaire. Quelque chose qui est accessible. C'est quelque chose pour les pauvres qui ne vont pas au théâtre.

Et j'ai pensé que *Le Livre des rois*, qui vient du Zoroastrisme et qui raconte l'histoire de Djamshid et Zahak, correspondait exactement à ce que je voulais mettre en scène : le recommencement. C'est cette histoire que raconte *Murmures sombres de la lumière naissante*. L'histoire d'un recommencement éternel, d'un espoir éternel et d'une déception éternelle. L'histoire d'une lutte sans fin qui se répète toujours. Et je voulais montrer que cette lutte existe à l'intérieur des êtres qui sont habités par la lumière, la vérité, la bonté, mais aussi l'obscurité, la trahison, le mensonge. C'est une chose commune au monde.

Quand j'ai choisi cette orientation, j'ai demandé à l'auteur Mohamadreza Nayebzadeh d'actualiser cette histoire. Je dis histoire, car c'est peut-être une fiction, mais dans la vie c'est aussi comme ça. Et c'est ça que montre la Naqqâl qui est un personnage libre puisqu'en Iran, la conteuse est à la fois dans la fiction et dans la réalité de la vie. Elle joue et elle ne joue pas. C'est un personnage qui occupe une place intermédiaire entre les mondes de la fiction et les mondes de la réalité. La Naqqâl, c'est aussi une figure du recommencement sur la scène. Elle fait, et elle défait les choses qui se mettent en place. Elle est celle qui organise et qui désorganise. Elle rend réel les choses et elle les rend merveilleuses et irréelles. Enfin, pour le théâtre, j'ai pensé que la Naqqâl : la conteuse, était un personnage commun à toutes les cultures.

Le conte, le Hakawati, le Naqqâli... Toutes ces pratiques sont de la même famille. La Naqqâl, c'est une figure qui existe aussi en Europe. Walter Benjamin dit que le conte « C'est une faculté inaliénable : la faculté d'échanger des expériences »¹. Parce que le conteur, c'est « celui qui fait un voyage qui a quelque chose à raconter »².

Pour moi, le théâtre, est le lieu de cet échange. Il peut être fantastique, proche de la réalité, littéraire et populaire, écrit et oral. Surtout, il permet l'improvisation. Et pour moi, l'improvisation, c'est aussi une forme de commencement/recommencement pour le jeu de l'acteur.

Pour finir, je veux dire aussi que mon geste d'artiste comédienne et de metteuse en scène, c'était aussi de prolonger la tradition du Naqqâli. Rarement le Naqqâli a lieu sur scène, parfois il se joue dans les cafés ou les salons de thé... Mais souvent il se pratique dans des lieux ouverts. Moi, j'ai voulu jouer et l'interpréter dans un lieu fermé, sur une scène. On peut le voir comme la transgression d'une tradition. On peut se dire aussi que le théâtre est l'espace de l'expérience. Là aussi, le prolongement c'est un recommencement.

J'ai adressé cette lettre aux spectateurs absents. À mon père et à ma mère. Je voulais qu'ils me regardent et qu'ils me voient au théâtre Antoine Vitez. C'est une pensée que j'ai pour eux parce qu'ils m'ont donné la liberté. Et je crois que la liberté, c'est le début de tous les commencements et recommencements.

L'histoire de *Murmures sombres de la lumière naissante*

Un jour, par hasard, j'apprenais dans un séminaire à l'université que Les Lumières (en Europe) sont décomposées en « lumière blanche » (porteuse d'espoir qui donne la dignité aux êtres) et « lumière noire » (qui abrite l'égoïsme et ce qu'il y a de plus ténébreux chez l'Homme). J'y voyais une chose commune à tous les mondes. Peut-être le « sel de la terre » comme le dit le photographe Sebastiao Salgado. Je poursuivais rassurée l'écriture de mon poème scénique.

J'ai alors puisé dans les légendes orientales, en particulier celles du *Shahnameh* (le Livre des Rois) ; épopée retraçant l'histoire de l'Iran (Grand Iran) depuis la création du monde jusqu'à l'arrivée de l'Islam, écrite par *Ferdowsi*, poète persan du X^e siècle et surnommé « le créateur de la langue persane ». Ce texte est emblématique de la manière de cliver le monde entre lumières et ténèbres dans la religion *zoroastrienne* (fondatrice d'une grande partie de la

¹ Walter Benjamin, « Le conteur », *Œuvres complètes III*, Paris, Gallimard, 2000, p. 115.

² *Ibid.*, p. 116.

littérature et de la culture iraniennes). Zoroastre prêchait un dualisme qui repose sur le combat entre la Lumière et les Ténèbres. Le principe étant qu'il existe un esprit sain et un esprit mauvais, son jumeau, tous deux opposés et complémentaires car représentant le jour et la nuit, la vie et la mort.

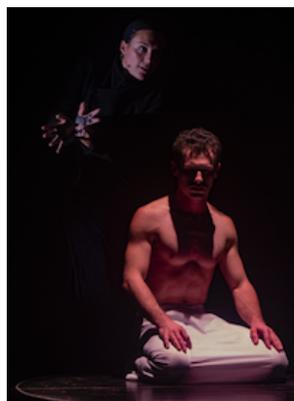
Dans cette histoire que je vais raconter, une femme nous guide. C'est La Conteuse, qu'on appelle dans *le Naqqali* iranien (forme ancienne de représentation théâtrale) *LE Naqqal*, parce que c'est toujours un homme dans la tradition. Ici, maintenant, ça sera une femme, moi, Samaneh Latifi.

La conteuse a des millions et des millions d'années. Elle est la conscience du monde (Ce n'est pas rien !). C'est notre mère à tous. Elle a la faculté de nous donner toujours naissance. Elle va raconter une histoire simple, que nous connaissons : la bataille éternelle entre les ténèbres et la lumière, le jour et la nuit, *Djamshid* et *Zahak*, protagonistes d'une légende très ancienne. Elle racontera nos PEURS.

Avec elle, c'est un voyage dans les profondeurs des âmes et de l'Histoire auquel est invité le public.

Histoire d'un dialogue avec Djamshid, symbole de la bonté, de la bienveillance, de l'art et de la civilisation, qui gouverne le monde pendant mille ans, jusqu'à ce qu'il soit plongé dans l'ignorance et l'égoïsme. Histoire aussi de Zahak, l'antithèse de Djamshid, représentant la mort et l'obscurité.

Les photos du spectacle (Manon Pelouin Desgranges)



Retour

CRITIQUE

Publié par Yannick Butel

Le 14 octobre 2024

- Murmures sombres de la lumière naissante
- Photos de Manon Pelouin Desgranges. Théâtre Antoine Vitez



Murmures sombres... En quels temps vivons-nous ?

1H20 plus tard, dans le hall du Théâtre Antoine Vitez qui soutient l'émergence théâtrale et qui est le partenaire privilégié du Master Arts et scène d'aujourd'hui qui accompagne et forme les jeunes gens qui se destinent à la création, l'émotion a gagné jusqu'à Agnès Loudes « La dame du Lieu » qui voit tout et se démène comme un diable. Murmures sombres de la lumière naissante vient de s'achever. Pour Samaneh Latifi (metteuse en scène et comédienne) à l'origine du projet, une page se tourne qui la conduit désormais vers le monde professionnel. La salle l'aura applaudi fortement, elle, et l'équipe qui l'accompagnait. Des fleurs lui auront été offertes pour cette pièce faite de fragments qui forme un conte modelé sur la tradition du Naqqâli persan. On raconte que le Naqqâl (le maître artiste et formateur), quand il estime que son élève est digne de pratiquer le Naqqâli, lui donne la canne qui l'accompagne dans ses voyages et ses récits. Il n'est pas impossible que ce soir de 11 octobre, dans le hall de Vitez, plusieurs ont cru voir ou ont eu la sensation que Samaneh Latifi marchait désormais parmi les spectateurs avec cette canne en main.

L'origine du monde...

De Téhéran à Ispahan, en passant par Arak, mais comme partout, ici et ailleurs, a été écrit une légende ou un mythe qui a modelé, à sa fondation, l'origine et l'évolution du monde. Et, d'où qu'elles soient, chacune des communautés, quelle que soit la langue, a trouvé un nom au mal, un nom au bien qui, bien souvent, ont pris la couleur des ténèbres pour le premier et de la clarté pour le second. La metteuse en scène et comédienne Samaneh Latifi, à travers *Murmures sombres de la lumière naissante* est ainsi allée puiser dans le Zoroastrisme persan cette histoire dont la structure est commune à toute humanité. Religion syncrétique écrite par Zoroastre où, pour partie, il est question d'une lutte entre l'esprit du bien et l'esprit du mal, entre la droiture et la trahison. Histoire de la naissance d'un chaos où l'être humain, tiraillé entre l'un (la lumière) et l'autre (les ténèbres), entre *Spenta mainvu* (l'esprit bénéfique) et *Angra mainvu* (l'esprit mauvais) est mis à l'épreuve d'un choix, alors que ces deux pulsions sont des esprits gémellaires qui le constituent. Au commencement du monde, il y a ainsi un combat cosmique qui habite l'être

entre la vérité et le mensonge, l'aurore et la nuit... laissant poindre, ici et là, dans les textes, un « presque rien de lumière » (dirait Robert Misrahi) qui est bien plus qu'un espoir : simplement une porte entrouverte sur une issue qui tient au libre arbitre.

Dans le prolongement de Zoroastre, *Le livre des rois* (appelé aussi *Shâhnameh*) écrit par Ferdowsi aux alentours de l'an mille qui retrace la grande histoire du Grand Iran depuis la création du monde jusqu'à l'arrivée de l'Islam, servira à Samaneh Latifi pour parler de sa Perse natale qu'elle questionnera comme une parabole universelle. Une Perse originelle avant celle des mollahs d'aujourd'hui et qui, récemment, était portée à l'écran dans l'éprouvant et très juste film de Mohammad Rasoulof *Les graines du figuier sauvage*.

C'est alors l'histoire de Djamshid et Zahak – éléments singuliers d'une dramaturgie qui se défie du récit d'une épopée – que par touches, par tableaux, par séquences plus ou moins brèves, Samaneh Latifi revient sur l'histoire de ces Rois et de ces princes, de ces pères et de ces fils, glorieux à la première minute, porteurs d'espoirs et guides de lumières dans les premiers temps, mais qui, rattrapés par l'ivresse du pouvoir et de la gloire, par l'orgueil et l'aveuglement, finissent par être traités à la bonté et à la droiture, cruels à l'endroit de leurs sujets. Ou quand la lumière est toujours menacée par l'obscurité et l'obscurantisme prompts à se répandre, l'amour de soi, plus que l'amour des autres. De l'histoire entre les deux, il est dit que Djamshid, Roi devenu fou et amoureux de lui-même, fut renversé par Zahak (sauveur donc) qui ultérieurement devient le mal incarné, le venin humain... aux épaules ornées de serpents qu'il faut nourrir de « cerveaux humains »... Cette histoire de 700 ans prendra fin avec Kaveh (qui a perdu ses 17 fils pour satisfaire l'appétit des serpents) et le prince Fereydoun qui mettent à bas Zahak... condamné à être attaché sur le mont Damavand jusqu'à la fin du monde.

De cette histoire philosophique et spirituelle, aux personnages nombreux et aux péripéties redoublées qui, dans leurs détails, seraient impossibles à mettre en scène, Samaneh Latifi, dans les pas de l'une des grandes traditions du théâtre en Iran, fera un conte : un Naqqâli écrit par son ami Mohamadreza Nayebedeh.

Fragments simples de *Murmures sombres*...

À la première image, dans l'ombre, sous un masque rouge et une petite robe blanc crème, la Naqqâl (Samaneh Latifi) se tient au milieu de la scène... et s'écroule soudainement comme foudroyée. À terre, repliée sur elle-même, elle dessinera alors un grand cercle de craie parfait qui se regardera tout au long de *Murmures sombres*... comme le ventre et la matrice des figures à naître et à venir. Cercle névralgique, territoire archéologique et généalogique, c'est de cet espace ritualisé : ce point d'appui sacré soumis aux variations de la lumière, que prend forme l'informe, et les personnages de ce conte qui apparaîtront et se faufleront sur le plateau telles des ombres.

Viendra ensuite une succession de scènes et d'épisodes marqués et rythmés par la voix de la conteuse qui, en liberté, tisse les fils de cette fresque historique et fantastique. Elle déambule affranchie du théâtre et toute entière au service du théâtre. Elle est grave et légère, drôle et inquiète, mi-clown mi silhouette prophétique, et jette au public un fruit qui, quelques secondes plus tard, dans sa bouche, est craché et vomit. Le ton est donné...

Quelque chose en soi doit être expulsé. Quelque chose de puissant en soi doit être mis au monde. Quelque chose est accouché qui tient autant à la parole qu'aux matières intestines de l'esprit. Quelque chose git en soi qui tient de ce qui nous habite et mêle le désir et le refus, la lutte et l'harmonie. L'un l'autre inséparables et ennemis, tous deux vivant l'un contre l'autre, l'un pour l'autre. Jumeaux en naissance, deux pulsions s'affrontent et la métaphore de l'enfant comme symptôme de « recommencement » arendien, file tout au long de *Murmures sombres* jusqu'au final du travail actorial.

La Naqqâl, la conteuse, ne quittera jamais le plateau. En retrait parfois, intervenant intempestivement parfois... Elle est le témoin et l'autrice. Elle fend la scène d'un geste brusque, s'entretient avec un spectateur, orchestre le mouvement, vient mettre en désordre une scène... Sa parole de surplomb en fait une ombre shakespearienne, une magicienne qui connaît tout, le commente, l'agence à sa guise... À chaque scène, elle donnera une présence. Elle est la Naqqâl. Celle qui sait et qui souffre. Celle qui souffle et qui esquisse l'éternel fuite en avant de l'être promis à la chute ou au salut. Celle qui entretient l'illusion et le jeu, mais aussi celle qui rompt le charme du théâtre hypnotique pour l'inscrire à l'endroit brechtien de la parole quotidienne et réelle. Celle qui rappelle que son art a à voir avec la panique de l'existence.

Ailleurs, à peine plus loin, dans la matrice, un mouvement tout en contorsions de corps magmatiques est l'objet de spasmes. Image larvaire donnée à voir où la danseuse Salomé Dugraindelorge et l'acteur Romain Penel semblent s'extirper, lentement, l'un de l'autre. Douleur d'être séparé par des lois ignorées. Naissance célébrée rituellement et, simultanément, représentation d'une agonie où ce qui était mêlé et uni, vient à se séparer, et plus tard à s'opposer. Lumière et Obscurité sont nées de cette séquence où s'entend dans les ceintres le rythme voilé d'une flûte de pan. Plus loin, un peu plus loin, un voile noir descend sur le visage de Djamshid et une ombre à peine éclairée (Kendal Benaouli Chevalier) vient lui murmurer son destin. Moment de manipulation où l'être né sera agi, tourné vers un drame à venir.

La Naqqâl revient alors. Elle observe une danse de Saint-guy où ses muscles s'agitent dans le désordre... Le récit avance sous l'impulsion de la conteuse qui éclaire les tableaux qui se succèdent. Bientôt naîtra Zahak (Quentin Delcourt) qui, muet, énigmatique et immobile, comme paralysé, s'aperçoit d'abord comme un corps squelettique oblongue et sans vie. Images incandescentes et subtiles comme toutes celles qui feront de *Murmures sombres* une œuvre plastique, un objet pictural et esthétique modelant la lumière (travail précis et regard attentif de Sasha H). Corps bientôt animé, puis bercé, auquel est insufflé la vie, laquelle lui donnera le droit de mort sur ses sujets après qu'en sauveur il aura éliminé le tyran Djamshid qu'il traîne sur un plateau envahi par un rouge sang.

Scènes de Zahak où la métamorphose accomplie, d'enfant nu il se donne à voir, plus tard, avec une coiffe de Mollah sans pitié, géniteur de toutes les PEURS. Et de comprendre que chaque souffle donné, s'il est un recommencement et un espoir est également un temps indécis qui couvre une douleur plus grande encore qui diffère l'avenir pacifié.

Ici, et là, la brutalité qui emprunte des voies oniriques, n'est jamais loin. Comme celle donnée à sentir dans un brin de laine rouge qui, sous un coup de ciseau, figure une veine de vie éventrée. Moment de cruauté et de jouissance, chez un couple de gnomes aux perruques rouges, soutenu par une voix off qui exige l'extermination. Alors des pendrillons descendent les visages des morts. Et au plateau, une jeune femme prise dans ce labyrinthe cruel esquisse un geste suicidaire et mime sa gorge tranchée. La mort, la metteuse en scène Samaneh Latifi ne l'a jamais oubliée, elle qui, dans la bande son qui hante la salle, et dès le début, faisait entendre, légèrement et dans le lointain, la terre raclée et retournée avec une pelle à l'évocation du deuil de la mère.

La mort, la conteuse finit par l'extirper du dessous de sa robe. Elle aura la forme d'une boule de bowling qui va roulant. Boule noire, tumeur épaisse, cancer putréfié sorti d'un ventre qu'il faut préserver, qu'il faut ensemençer à nouveau d'un espoir qui peut-être lèverait... enfin. Pénultième image d'un combat qui n'en finit jamais... Au tableau final, ouvrant grand les portes du théâtre et sa machinerie, Samaneh Latifi la conteuse, débarrassée de sa robe et presque nue, regarde fixement devant elle. Le théâtre est un artifice qui est l'ombre de la réalité. L'image déconstruite de l'illusion – qu'elle a sans cesse remise en cause – se regarde alors comme le paysage simple de comédiens et de comédiennes qui ont fini de travailler. Laissant à la salle le soin de penser le monde qui a été exhibé.

D'un mythe figé... à un geste et une parole vive.

Revenant à un théâtre d'art qui ne s'est jamais exclu d'être une parole sur le monde, Samaneh Latifi aura privilégié le fragment, au récit. Arraînement juste et pertinent, qui passe par un travail sur l'image sculptée donnant un relief à ses interprètes et un modelage des voix, qui

lui permet de construire une ligne dramaturgique où la parole vive et syncopée vient bousculer la narration figée d'un mythe. Dès lors, chaque scène se regardait comme un ensemble archipélifique dont la conteuse (la Naqqâl) assurait les liaisons par le jeu, mais également un ensemble de petits détails insolites venant s'intercaler en toute liberté dans le processus de développement scénique. Ici une volute de fumée s'échappant d'une cigarette, un thermos sorti d'une valise d'exil, là un mouvement inattendu, ailleurs un espace sonore pris au vent, un chant dit en persan, un rayon de lumière dans un miroir de poche, des traits de peinture sur un corps, une conversation avec une banane ou une course soudaine semblable à celle d'un atome révolté, plus loin un commerce dialogique avec un spectateur...

Dans ce rapport dynamique de construction et de déconstruction de l'illusion et de la fiction, *Murmures sombres de la lumière naissante* se ressentait comme un voyage aux étapes imprévisibles et pourtant sensibles. Soit une épopée fragmentée dont Jean Baudrillard, quand il commente le fragment, dit qu'il permet « des enchaînements de pensée » et que « le fragmentaire est un refus de totalisation ».

Et de fait, Samaneh Latifi, dans un geste théâtral qu'on ne peut ignorer parce qu'il est politique, aura refusé un théâtre totalisant, fermé sur lui-même et comme en retrait du monde. Jusque dans l'abécédaire fragmentaire qui la guide, auquel elle recourt et qui jalonne *Murmures sombres...* les mots « Évolution, Volonté, Vérité, Peur, Conclusion... » forment chacun un espace linguistique virale qui rappelle ce que peut l'être pour lui-même, dès lors qu'il veut bien tenter de penser. C'est-à-dire trouver des passages entre les mots, entre ce qu'il montre et les paysages où ils sont convoqués. La pensée, dans le Naqqâl de Samaneh Latifi, se donnant comme des réactions en chaîne nées de la rencontre entre chaque scène. Là, dans un rapport dramaturgique où l'affrontement au vide et à la disparition donne libre cours à des éclats de vérité à l'ombre des mensonges. Là où le dépaysement, y compris celui qui installe l'auditoire dans d'autres logiques et d'autres compréhensions, plus sensibles que rationnelles, livre passage à un monde pluriel. Dans ce dédale, alors, peut-être se souviendra-t-on d'avoir entendu « le sang a pris racine ». Phrase articulée dans la salle et qui s'entend à travers une voix off sans qu'elle appartienne à aucun des interprètes, alors qu'à Gaza, à Beyrouth... on meurt.

Mise en scène et traduction du persan : Samaneh Latifi. Auteur : Mohamadreza Nayebzadeh. Comédiens et comédiennes : Quentin Delcourt, Salomé Dugraindelorge, Romain Penel. Silhouette : Kendal Benaouali Chevalier. Création sonore : M. Nayebzadeh. Scénographie : Louise Miranpacha. Création lumière et régie : Sasha H. Assistante à la mise en scène : Margaux Revelin



Samaneh LATIFI

Metteuse en scène, comédienne, donneuse de voix et animatrice de théâtre, née en 1987, en Iran. Là, elle est formée au jeu de l'acteur à l'université d'Art de Soureh, à Téhéran. Au cours de cette période, elle est initiée aux formes de spectacles traditionnels iraniens et persans, notamment le Ta'zieh, le Ruhowzi et le Naqqali (pratique du conte qu'elle adapte et transforme).

Pendant deux ans, elle est chercheuse au Centre des Spectacles Rituels et Traditionnels de l'Iran. Elle poursuit sa formation en autodidacte, pratique le yoga dans la veine grotowskienne, se rapproche d'Eugenio Barba et travaille sur le corps gymnique cher à Meyerhold et Artaud. Ces plis théoriques la conduisent à une psycho-corporéalité.

Elle quitte l'Iran en 2018, alors qu'elle est une comédienne connue et reconnue au cinéma, au théâtre, à la radio. En France, à l'âge de 30 ans, elle décide de reprendre ses études et obtient une licence à l'université Nouvelle-Sorbonne Paris 3. Au gré du travail, elle rejoint ensuite Marseille où elle obtient un DEUST « formation de base aux métiers du théâtre », puis une licence d'études théâtrales. Elle est ensuite sélectionnée pour suivre le master écriture en scène. En 2024, elle présente *Murmures sombres de la lumière naissante*, au Théâtre Antoine Vitez. Une adaptation transgressive du conte de la tradition iranienne (Naqqali) qu'elle croise avec l'univers occidental.

Ses projets artistiques s'inscrivent aujourd'hui dans la création sonore de Contes venant de tous les pays, dans le cadre d'atelier, pour la radio, mais également pour la scène à destination des publics enfants et adultes

Samaneh Latifi a rejoint le collectif Compagnie Ori, aux côtés de Isadora Massoni et Macha Boitsova.

Équipe

Mise en scène & la traduction du persan : Samaneh Latifi

Auteur : Mohamadreza Nayebzadeh

Interprètes

Silhouette : Kendal Benaouali Chevalier

Zahak : Quentin Delcourt

Femme sombre et claire, Ahriman, Arnawaz, Sorcière, danse : Salomé
Dugraindelorge

Homme sombre et claire, Djamshid, Sorcier : Romain Penel

Naqqâl (conteuse) : Samaneh Latifi

Création Sonore : M. Nayebzadeh

Création lumière & régie : Sasha H

Durée estimée : 1h20

Tout public. À partir de 15 ans